

Droit(s) au but

Le foot mixte, une révolution féministe du ballon rond

Article réservé aux abonnés

Depuis 2019 à Paris, l'unique championnat de foot en «mixité réelle» de France attire de plus en plus de joueuses et de joueurs, désireux de briser la barrière de genre dans le sport et de reconquérir les terrains dont sont exclues les femmes.



A Pantin, huit équipes mixtes se sont retrouvées pour s'affronter lors d'un championnat, le 22 novembre. (Boby/Libération)

par **Léna Coulon**

publié le 12 décembre 2022 à 17h01

Il caille sévèrement en ce soir de décembre, sur le terrain Louis-Lumière, aux portes de Paris. Mais entre de gros efforts défensifs et de belles frappes cadrées, Cédric n'a pas eu le temps de refroidir. Essoufflé et tout sourire, le joueur du FC Paris Arc-en-Ciel, un des premiers clubs LGBT + en France, regagne la ligne de touche. *«Merci de m'avoir fait jouer aujourd'hui ! C'est exactement le foot que j'aime, bon esprit et intense»*, souffle-t-il, les mains sur les cuisses. *«Il a gagné sa*

place, salue Marion Fradin, coach de cette équipe mixte. La saison dernière, l'effectif tournait peu, alors que cette année je dois refuser des demandes trois semaines à l'avance. On essaye de faire jouer tous ceux et toutes celles qui le veulent, mais ce n'est pas facile !»

The linked image cannot be displayed. The file may have been moved, renamed, or deleted. Verify that the link points to the correct file and location.


«Cette année, je dois refuser des demandes trois semaines à l'avance», raconte Marion Fradin, coach du FC Paris Arc-en-ciel (Boby/Libération)

Il n'y a pas qu'au club à l'écusson bigarré que le foot en «mixité réelle» fait des émules. Avec sa règle simple – autant de joueurs que de joueuses sur le terrain – le premier et unique championnat de ce type a rallié huit équipes parisiennes depuis son lancement, en 2019, par la Fédération sportive et gymnique du travail (FSGT). «Nous avons des compétitions ouvertes à toutes et tous, mais dans les faits, il n'y a quasiment que des hommes», expose Marie-Lyse Lounès, responsable de la compétition. *La mixité réelle, c'est imposer qu'il y ait, ici dans des matches qui se jouent à sept, au minimum trois joueurs de chaque genre. Si une équipe ne le respecte pas, elle est forfait.* Simple, et séduisant : la FSGT se félicite d'accueillir deux équipes supplémentaires à la saison prochaine.

Auto-arbitrage

Certaines se sont formées pendant **le tournoi mixte We love this game**, un boycott festif et sportif du Mondial, organisé en banlieue parisienne tout au long de la Coupe du monde 2022. Jérémy y était. Il a remis le couvert deux semaines plus tard, malgré le froid perçant. «Je joue au foot depuis que j'ai cinq ans, déroule le jeune homme, un œil sur les passements de jambes et les transversales ajustées sur le synthé. *J'ai joué toute ma vie dans des clubs de la FFF, mais j'ai arrêté il y a trois ans. Ça m'a dégoûté, la compète à outrance, les insultes, l'homophobie, le racisme...*» Sous les couleurs du FC Paris Arc-en-Ciel, «l'ambiance est au respect», salue Jérémy. Alexis, maillot rouge vif sur les épaules, acquiesce : «En mixité surtout il y a de la bienveillance, on est plus à l'aise pour jouer.» Pour autant, ses coéquipiers sont là pour gagner : après une heure d'un duel haletant, ils s'imposent sur un joli 3-2.

Aucun arbitre ne siffle la fin du match : l'auto-arbitrage est de mise, «*sur le principe "une faute demandée, une faute accordée"*», précise Marie-Lyse Lounès, de la FSGT. *L'esprit, c'est que sans son adversaire, on ne peut pas jouer. Si on n'arrive pas à se mettre d'accord, aucun point n'est donné à la fin*». Ce qui exige une bonne dose de communication, très utile aussi pour convertir à la mixité des footeurs plus habitués à l'entre-soi masculin qu'au partage du terrain. «*Certains jouent encore perso, tentent de dribbler seul, ne font pas la passe aux femmes*», reconnaît Mahé Boissin, participante du championnat FSGT. *Quand ça arrive, on en parle à la mi-temps, mais je ne veux pas froisser les personnes concernées. Dire "s'il vous plaît, faites la passe aux filles", ça donne une impression de pitié, alors que c'est la base d'un sport collectif.*»



Pour beaucoup de joueuses, les équipes mixtes leur ont redonné légitimité et confiance. (Boby/Libération)

D'autant que l'autodépréciation guette. Lorsqu'elle a monté l'équipe mixte de son association Kabubu, qui prône l'intégration par le sport des personnes exilées, Mahé Boissin se souvient des réticences de ses coéquipières : «*La majorité m'a dit qu'elles étaient trop nulles, qu'elles n'arriveraient pas à jouer contre des hommes, même celles avec un super niveau.*» Des appréhensions surmontées, mais le jeu – et le plaisir du jeu – en pâtit toujours. «*On le voit dans le foot féminin en général : on ose peu. Même devant les cages quand on nous crie "Allez vas-y tire !", on va privilégier la passe, affirme la joueuse. C'est bien de jouer collectif, évidemment, mais ça montre aussi un manque de confiance.*»

«C'est sûr qu'on est des ovnis»

Beaucoup de femmes ont connu la relégation loin des terrains. «*Après le confinement, notre club n'avait pas repris les entraînements, et on avait une envie folle de jouer au foot. Mais en sortant de l'espace institutionnel pour investir les citystades [libres d'accès], on a été renvoyées à notre statut de femmes*», se remémore Gabriela Franco, membre des Ateliers FC. Sa coéquipière Anna Bendahan raconte les heures à «*prouver sa légitimité, supporter les réflexions*». «*Qu'on rate une*

passe ou qu'on réussisse une frappe, tout ce qu'on fait est un sujet en soi », se désole-t-elle.

Pourtant, les deux footballeuses n'ont pas lâché l'affaire. «C'est sûr qu'on est des ovnis quand on débarque femmes et hommes pour jouer ensemble sur les city, sourit Gabriela. Mais être là où il n'y a quasiment que des hommes, ça normalise notre présence.»

The linked image cannot be displayed. The file may have been moved, renamed, or deleted. Verify that the link points to the correct file and location.

En dix ans, le nombre de licenciées FFF a doublé, passant de 90 000 en 2011 à 200 000 en 2022. (Boby/Libération)

Pourquoi doit-on s'imposer pour «*simplement partager le terrain*»? Quand les équipements sportifs comme les citystades ou les skateparks «*bénéficient entre 90 % et 95 % aux hommes, ils ne peuvent pas être des espaces de négociations égalitaires*», explique la géographe du genre Edith Maruéjols. «*Le raccourci trompeur, c'est de dire que puisque c'est en accès libre, alors les femmes ont le droit d'y aller, et que si elles n'y vont pas c'est qu'elles n'en ont pas envie*, poursuit la chercheuse spécialiste de la séparation genrée de l'espace public. *Or, ce qu'on ne voit pas, c'est le pouvoir. Lorsqu'on rétorque que les femmes doivent s'imposer, on accepte que leurs droits – à la ville, à être dehors, à faire du sport – dépendent d'un rapport de force.*» **Une répartition inégale de l'espace qui se joue dès la cour de récré**, où la société et le milieu éducatif, construisent parfois sans s'en rendre compte un monde des filles et un monde des garçons, notamment en offrant une place prépondérante au terrain de foot dans l'espace collectif. «*Ce n'est pas tellement la question des stéréotypes qui pose problème, mais la hiérarchisation qui se cache derrière : le monde des hommes est valorisant et valorisé*», expliquait la chercheuse à Libé en 2018.

Ne plus être laissées sur la touche

En se remémorant leur enfance, et les années qui ont filé, les footeuses rencontrées font ressurgir, invariablement, une même histoire : celle d'une passion empêchée, entravée par des murs de division genrée et de sexisme. L'histoire de celles qui ont joué en amateur quand elles étaient petites et qui n'ont pas pu poursuivre parce que le règlement de la FFF interdit la mixité après l'âge de 13 ans et que quasiment aucun club n'avait, à l'époque, misé sur une section féminine.

Une réalité qui bouge, lentement mais qui bouge quand même : en dix ans, le nombre de licenciées FFF a doublé, passant de moins de 90 000 en 2011 à 200 000 en 2022 – des chiffres en hausse mais qu’il faut tout de même relativiser quand on les compare au 1,9 million de licenciés masculins.

Les investissements massifs dans les grands clubs **comme l’Olympique lyonnais** ou le Paris Saint-Germain et les compétitions internationales sont passées par là. De la Coupe du monde féminine organisée en France en 2019 à l’Euro féminin remporté par des **Anglaises explosives** l’été dernier.

Jamais un Euro féminin n’avait suscité une telle ferveur : les 87 200 billets disponibles pour assister à la finale à Wembley avaient tous trouvé preneur en à peine treize minutes, fin mars, au moment de leur mise en vente.

Dans l’océan des Mbappé et Neymar, plusieurs noms de femmes se sont imposés sur la scène internationale. De l’Américaine **Megan Rapinoe**, qui a mené la fronde contre sa fédération pour l’égalité des salaires, à la Ballon d’or 2022, l’Espagnole Alexia Putellas, en passant par **Eugénie Le Sommer**, recordwoman de buts tricolores loin **devant Olivier Giroud**, ou **Wendie Renard**, la **capitaine des Bleues**.

Loin des projecteurs, l’histoire se répète quand même. Celle d’une solitude, seule fille sur le terrain, à essuyer les railleries et supporter les sarcasmes. L’histoire d’heures passées sur le banc ou derrière les grilles, à regarder les garçons jouer, sans espoir de traverser la ligne de touche. *«Quand j’étais enfant, j’allais au stade avec mon père, on regardait les matches et Téléfoot tous les dimanches, se souvient Mahé. Je mange du foot depuis toute petite, et pourtant je ne me suis jamais dit que je pouvais en faire. Cette année, c’est ma première fois en club, et j’ai 26 ans !»* Les joueuses enfilent leurs crampons et une envie de revanche. Combative, Gabriela préfère en rire : la conquête de l’égalité, *«on la fait un contrôle orienté à la fois»*.